

# L'ÉGALITÉ

## de Roubaix-Tourcoing

**ABONNEMENTS** — Trimestre 4 fr. 50 — 6 mois 8 fr. 50 — 1 an 15 fr. 50

Les abonnements sont reçus dans tous les bureaux de poste.

**RÉDACTION ET ADMINISTRATION**  
ROUBAIX, Grande-Rue, 93 et Rue de la Liberté, 12, TOURCOING

Adresser les manuscrits au Rédacteur en chef, à ROUBAIX

**ANNONCES**  
A ROUBAIX, 20, Grande-Rue.  
A TOURCOING, 12, Rue de la Liberté.  
A LILLE, 26, Rue de Fives.

# LA FÊTE DU TRAVAIL — UN PREMIER MAI SANGLANTE

**A L'OCCASION DU PREMIER MAI**  
Fête Internationale du Travail

Le "L'Égalité" ne paraîtra pas, DIMANCHE MATIN, nos ateliers et nos bureaux étant fermés aujourd'hui samedi.

## LA FÊTE DES TRAVAILLEURS

C'est aujourd'hui le 1er mai. Pour la huitième fois les travailleurs de tous les pays célèbrent la fête du travail. C'est, en effet, en 1890 que pour la première fois, on voyait se dérouler dans tant de millions d'hommes des pays les plus divers se soulevant le même jour, presque à la même heure, et réclamant les mêmes choses. L'émotion, causée alors, fut grande. On ne savait pas ce qui allait sortir d'une manifestation de cette nature.

Et lors le gouvernement avait pris des mesures pour résister à l'assaut et pour calmer les inquiétudes des gens d'ordre.

Depuis lors le 1er Mai se sont succédés, provoquant toujours les mêmes incidents, devant les yeux des mêmes mesures de police. Personne qui ne se soit dit, qui ne se dise qu'une révolution n'est pas à jour fixe. Il n'aurait pas pourtant dans l'esprit des socialistes de faire du 1er Mai un jour de révolution.

Lorsque le Congrès socialiste international de Paris, en 1889, décida cette importante manifestation annuelle, il avait pour but de mettre les pouvoirs publics en demeure de réduire légalement à huit heures, la journée de travail. Et on peut dire que, depuis, la peur de la bourgeoisie et les provocations du gouvernement, ont décelé les intentions des socialistes et ont dégénéré la pacifique manifestation ouvrière en une occasion de scandale, avec la police et même à un jour de massacres.

On a pas oublié Fourmies, où des enfants, des femmes ont été tués parce qu'ils réclamaient, avec leurs pères, avec leurs maris, d'être moins exploités. Parce qu'ils demandaient à ne plus travailler que huit heures par jour.

Huit heures de travail par jour! La question de la réduction de la journée de travail, était ce donc une chose extraordinaire et dont on n'aurait jamais dû parler. Depuis, longtemps, pourtant, elle appartenait à l'histoire des luttes ouvrières contre leurs patrons.

Les choses ont changé quelques peu depuis lors. Les parlements dans tous les pays se sont préoccupés de la limitation légale de la journée ouvrière. La durée du travail est en quelque sorte l'occupation de tous, le 1er Mai n'aurait eu que ce résultat qu'il faudrait déjà s'en féliciter.

A la vérité, il a été plus fécond. Les travailleurs n'ont pas encore la journée de huit heures. Mais les longues journées de travail, dix-sept et dix-huit heures de travail, si elles n'ont pas totalement disparu, sont de plus en plus rares. Des industries ont même conquis la journée de neuf heures.

Quelques chefs de grandes usines ou fabrications, moins entourés que la plupart de leurs congénères, ont établi chez eux les huit heures. Et ils s'en trouvent bien. Non pas, qu'on entende bien, parce qu'ils se sont acquis la reconnaissance de leurs ouvriers, mais surtout au point de vue de leurs affaires commerciales. Mais il n'entre pas dans le cadre de cette courte esquisse de montrer par le menu comment, par suite de la réduction de la journée de travail à une durée normale, la production devient plus considérable et meilleure. Le fait est, en effet, par tous ceux qui ont tenté l'expérience.

La manifestation du 1er mai a pris depuis les récents congrès une autre signification encore. C'est bien, toujours la fête du travail, la revendication des huit heures. Mais elle est de plus une manifestation de tous les prolétaires contre la guerre.

Le Congrès international de Bruxelles, de Zurich, lui ont donné cette signification, et tout récemment, l'an dernier, le Congrès de Londres l'a confirmée.

Le premier mai est surtout une date de vaillances. Aujourd'hui, le prolétariat se complète et se fortifie de plus en plus, à la face du monde capitaliste, sa solidarité internationale et son amour de la justice.

## LE PREMIER MAI DANS LE PASSÉ

L'idée de chômer le 1er Mai, — idée qui s'est propagée et rapidement dans tous les pays, — n'est pas nouvelle, comme on pourrait le croire. Elle était mise en pratique en France, il y a plusieurs siècles, et son origine remonterait même aux Romains, qui organisaient ce jour-là des fêtes champêtres et offraient des sacrifices à leurs dieux pour obtenir la prospérité pendant toute l'année.

A moyen-âge, le 1er mai était le signal de rejoindements. Le Cor. Les seigneurs se penchaient sur leur-ils de costumes de fête. Les princes étaient des présents aux personnes qu'ils voulaient honorer.

Entre eux, il était d'usage d'échanger

« un mai », c'est-à-dire un défi courtois ; on appelait cela « aller s'esmayor ».

Le 1er mai 1414, lit-on dans une ancienne chronique, messire Hector, d'abord de Bourbourg, manda à ceux de Compiègne qui les traitèrent ; laquelle chose il fit, monta à cheval, en sa compagnie deux cents hommes d'armes, des plus vaillants, avec une belle compagnie de gens à pied, et tous ensemble, chacun un chapeau de mai sur les harnais de fête allèrent à la porte de Compiègne, et avec une grande branche de mai...

Dans tous les villages on chantait une vieille chanson dont voici le refrain :

Plantons le mai, chantons le mai,  
Le mai du joli mois de mai,  
Et puis chantons quand on plante,  
Et puis chantons quand on chante,  
Le mai, le mai !

Qui veut rendre le cœur gai !

Les arbres de mai furent l'origine des arbres de la Liberté.

Le premier arbre de la Liberté fut planté le 1er mai 1790, dans un petit canton voisin de Lyon.

Cet exemple ne tarda pas à être suivi et, quelques années après, on comptait en France vingt-cinq mille arbres de la Liberté.

**UNE RELIGION POUR LE PEUPLE**

Il faut, dit-on, une religion pour le peuple. Nous connaissons celle d'hier ; quelle peut être celle de demain ?

A une religion il faut une idée, d'une idée il faut un symbole, il faut une consécration.

Pâques, la croix, l'égalité là-haut : c'est le christianisme — religion d'hier.

Le 1er Mai, les huit heures, l'égalité ici-bas : c'est le socialisme — religion de demain.

**LE CHANT DU PREMIER MAI**

**I**  
Premier Mai, c'est le renouveau  
Comme aux arbres monte la sève,  
L'idée aussi monte au cerveau,  
Et la Sociale se lève !  
Plus haut que nos petits bourgeois,  
O Premier Mai, passant les ondes,  
Par-dessus frontières et loïs,  
Ton soleil luit sur les Deux-Mondes.

Même cœur à battu partout,  
Même espérance triomphale,  
Dans cette clameur qui s'exhale !  
Debout,  
Debout,  
Voici l'international !

**II**  
Prolétaires de tous pays,  
Avec « les trois huit » pour devise,  
Sous le même programme unis,  
Rien aujourd'hui nous divise !  
Le Français avec l'Allemand,  
Ces d'Europe et ceux d'Amérique...  
Ah ! frères, croyez-vous vraiment  
La fraternité chimérique !

Même cœur à battu partout,  
Même espérance, etc.,

**III**  
Sur le sol natal c'est Félix  
Partout où l'on vit de misère,  
Au peuple ouvrier que faut-il ?  
Il faut la patrie ouvrière !  
D'un bout du monde à l'autre bout,  
Que la même cri retentisse,  
Les prolétaires sont debout  
Et leur patrie est la justice.

Même cœur à battu partout,  
Même espérance, etc.,

**IV**  
Le Capital fait un enfer  
De sa pauvre main nous sommes,  
Et notre pain nous est plus cher  
Qu'à l'exploitateur la chair des hommes,  
Trop longtemps notre travail  
Nous fut payé par la famine :  
L'ouvrier n'est pas un bétail  
Et moins encore une machine.

Même cœur à battu partout,  
Même espérance, etc.,

**V**  
C'est pourquoi, la main dans la main,  
Pour les huit heures on se lève...  
Les « Trois-Huit » ne sont qu'un chemin  
Vers l'avenir de notre rêve.  
L'ordre social, o patrons,  
A vu d'autres métamorphoses !  
Nous les voulons, nous les aurons  
« Huit Heures » et bien d'autres choses.

Même cœur à battu partout,  
Même espérance, etc.,

**VI**  
C'est pourquoi d'un cœur sûr et gai,  
Comme une fête de l'histoire,  
Nous chantons notre Premier Mai,  
Notre union, c'est la victoire.  
Lorsque nous osons : En avant !  
Sous notre drapeau, la terre bouge,  
Et sur notre front claque au vent  
Le grand frisson du drapeau rouge.

Même cœur à battu partout,  
Même espérance triomphale,  
Dans cette clameur qui s'exhale !  
Debout,  
Debout,  
Voici l'international !

**VII**  
C'est pourquoi d'un cœur sûr et gai,  
Comme une fête de l'histoire,  
Nous chantons notre Premier Mai,  
Notre union, c'est la victoire.

## FOURMIES!

Fourmies !... Ce nom restera à jamais gravé dans le martyrologe — si abondant en dates sanglantes pour l' — du prolétariat.

On était au premier Mai 1891. Le monde du travail allait célébrer, dans toutes les villes de France et, simultanément dans toutes les nations la grande Fête Universelle décrétée par les représentants du prolétariat international réunis à Paris, en 1889.

Dans le Nord et le Pas-de-Calais l'enthousiasme était considérable et, partout, furent organisées des réjouissances diverses.

**A FOURMIES**

Fourmies fut une des premières riches ouvrières du département du Nord qui s'associèrent à la manifestation.

Un bal public avait été organisé et, ouvriers et ouvrières se proposaient de danser joyeusement, le soir, sur la place où fut commis le plus horrible, le plus abominable, le plus lâche des assassinats.

Nous empruntons au citoyen Raymond Lavigne qui fit une enquête sur place, quelque temps après le crime, les documents relatifs à ces dramatiques événements.

**Patrons et Ouvriers**

Vers fin avril 1891, les patrons de filatures, de peignages, de tissages de Fourmies s'étaient coalisés en vue des grèves dont ils se croyaient menacés.

A l'approche du 1er mai, ils furent pris d'une folle terreur et ils n'eurent de cesse que de faire évacuer les écoles, alors maire de la localité, n'eût fait appel à la force armée.

Le 30 avril, arrivèrent à Fourmies de nombreux gendarmes et des soldats des 84e et 145e régiments d'infanterie et du 27e régiment d'artillerie.

Les soldats débarqués, l'arrogance des patrons fourmisiens ne connut plus de bornes. Se sentant protégés par les baïonnettes et les balles Lebel, ils firent placarder une affiche odieusement provocatrice.

Un seul patron, M. Carnoy, refusa de signer.

A ces procédés dictatoriaux et insolents, les travailleurs de Fourmies répondirent par un manifeste où étaient réfutés les mensonges patronaux et qui se terminait par ces mots :

« Il faut fêter le Premier Mai avec union, calme et dignité ! »

En même temps que ce manifeste était placardé, des circulaires furent distribuées qui contenaient le programme des revendications ouvrières et cet appel à la tranquillité :

« Pas de tumultes, pas de récriminations personnelles ; le Parti ouvrier compte sur le respect Moral de chacun pour faire aboutir, par la raison, ses justes revendications. »

Les positions étaient donc ainsi prises : d'un côté des patrons : affolement et provocations ; de l'autre des ouvriers : sang-froid et dignité.

**PREMIÈRE BAGARRE**

Dès le matin du premier Mai, le chômage était presque général à Fourmies. La population ouvrière, endimanchée, s'apprêtait pour la fête.

Une seule filature travaillait : la filature Jacquet était gardée par un détachement du 84e de ligne et par des gendarmes à cheval.

Vers dix heures du matin, plus de deux mille manifestants se rendirent aux abords de l'usine Jacquet, en chantant :

C'est la Quinzaine  
Au bout de l'Semaine  
ce qui veut dire : « Nous voulons être payés tous les huit jours et non plus tous les quinze jours. »

Les manifestants chantaient aussi la Chanson des Huit Heures que nous donnons d'autre part et la Marseillaise.

Cette manifestation avait été décidée de connivence avec les ouvriers de la maison Jacquet pour fournir à ces derniers un prétexte de quitter le travail.

Tout à coup, le lieutenant de gendarmerie commanda : « Sabre au clair ! » et une charge éffroyable alla contre la foule : UN ENFANT A UNE OREILLE COUPÉE ; UN HOMME A LE FRONT FENDU !

Deux arrestations furent opérées et on conduisit les prisonniers, enchaînés comme des bandits, à la mairie qui était entourée par des gendarmes et les troupes des 84e et 145e de ligne.

Dispersés ainsi brutalement, la foule vint se reformer devant la mairie. Les deux nouvelles arrestations furent

opérées. Alors, de toutes les poitrines sonna, chanté sur l'air connu, ce même cri :  
C'est nos frères,  
Nos frères,  
C'est nos frères qu'il nous faut !...  
levant cette manifestation, le maire Bernier promit de faire élargir les prisonniers, dans la soirée.

Sur cette assurance, la foule se redressa.

Elle revint vers trois heures et dura une heure, elle attendit en chantant, en riant, en plaisantant avec les soldats qu'on lui rendit « ses frères. »

**Nouvelle charge**

Tout à coup, à quatre heures, un roulement de tambour retentit. Des gendarmes à cheval dissimulés jusque-lors apparurent et se précipitèrent sabre à la main sur les manifestants.

La foule s'indigna de ces brutalités, de ces provocations odieuses, puis elle s'irrita, s'arma de cailloux et les lança aux gendarmes, cependant qu'elle acclamait l'armée qui, impassible, l'arme au pied, regarda.

Des charges successives ont lieu. Les manifestants, refoulés dans les rues qui avoisinent la place, ne tardent pas à se reformer en une colonne compacte, puis ils s'avancent vers la Mairie pour réclamer du maire Bernier l'exécution de ses promesses quant à la mise en liberté des prisonniers.

A la tête de la colonne, marchent Edmond Giloteau, âgé de 20 ans qui se vante d'être le frère de M. Giloteau, à 30 ans, sa fiancée Maria Blondeau, âgée de 18 ans qui tient à la main un Mai enroulé dans des fleurs et enfin une troupe de jeunes ouvriers et de jeunes ouvrières qui chantent : « C'est nos frères qu'il nous faut ! »

Le cortège arrive sur la place de l'Eglise.

**Fou !**

Les manifestants demandent qu'on laisse pénétrer leurs délégués à la Mairie.

Pour toute réponse, le commandant fait croiser la baïonnette à ses hommes et dirige son cheval sur Giloteau. Le drapeau flottant effraye la bête qui secoue.

Ce moment, le sous-préfet d'avesnes, M. Isaac, sort de la mairie où il était avec le maire et le procureur de la République. Il s'avance sur le parvis, cause un instant avec le commandant du 145e, et aussitôt, sans sommations préalables, l'ordre est donné de tirer. Les soldats obéissent.

Une grêle de balles vint s'abattre non seulement sur les manifestants, mais sur la foule compacte qui regarda de l'autre des Ellets ; des projectiles en grand nombre criblèrent la devanture des cabarets.

La scène est terrible. C'est une horrible boucherie !

Pour la première fois, on se sert du fusil Lebel et c'est, hélas ! contre des Français qu'il est essayé !

Le porteur du drapeau tricolore, Giloteau, est le premier tué, frappé de cinq balles, trois à la poitrine, une à la gorge, une autre à l'épaule.

Maria Blondeau, la porteuse du « mai » fleuri, tombe à son tour. La pauvre fillette est atteinte à la tête par une balle qui lui enlève le dessus du crâne. La cervelle est projetée à plusieurs mètres de là, contre le mur d'une maison.

Le sol est jonché de morts et de blessés. Des cris affolés retentissent. La fusillade continue ainsi PENDANT QUATRE MINUTES AU MOINS. Ce fait encore a été indéniablement prouvé.

Et ce qui a été non moins prouvé par les balles trouvées après le massacre, c'est que les revolvers des officiers et des gendarmes n'ont pas été plus au repos que les fusils de la troupe !

Il n'y avait plus personne sur la place que les soldats tiraient encore.

**La rue des Martyrs**

Le tir fut dirigé surtout vers la rue des Ellets, dénommée depuis « rue des Martyrs », où se trouvent de nombreux estaminets fréquentés par la classe ouvrière.

Oh ! oui, rue des Martyrs !

Au n° 22 est situé un estaminet qui a pour enseigne : à la « Bague d'ore » (on l'appelle plus maintenant que l'« Estaminet du désastre »). Au moment de la fusillade, la patronne est derrière son comptoir. Quatre balles viennent le long du mur, à quelques centimètres de sa tête. Sur le pas de la porte, un enfant de onze ans, le petit « Paille » est tué. Devant l'estaminet, une jeune fille de dix-sept ans, Mlle

Bestain, reçoit quatre balles dans la cuisse, plus une balle de revolver. L'enveloppe de la cartouche est restée dans la plaie. Le jeune Pestiaux âgé de onze ans, est traversé de part en part d'une balle et meurt sur le champ.

Au n° 26 se trouve l'Estaminet du Centre. Le mur extérieur est criblé de projectiles qui vont se loger dans le mur du fond ou dans les murs latéraux, en produisant des trous énormes. Deux jeunes filles qui venaient de se réfugier là, se tenant l'une derrière l'autre, sont tuées par la même balle et traversées de part en part. On a retrouvé derrière un cadre des fragments d'os et des morceaux de cervelle. Lucien Prince (38 ans), s'apprêtait à relayer l'une des femmes atteintes, quand il reçoit presque instantanément trois balles : une dans la cuisse, deux dans un bras.

Au n° 30, est le « Café du Cygne », où les ouvriers ont l'habitude de tenir leurs réunions. C'est l'endroit que les fusilliers ont le plus visé. Nombreux sont les pauvres gens tombés devant l'entrée. Un tisseur de dix-neuf ans, Emile Ducloux, reçoit une balle dans l'épaule, un autre, un enfant celui-ci, — encore un enfant de onze ans, — nommé Emile Moreau, reçoit trois balles dans le bras. Un jeune homme de dix-huit ans, Albert Hennechamp, assis dans l'établissement où il buvait tranquillement une choppe, est atteint de deux balles à la jambe ; Oscar Remson, assis à la même table, à la mâchoire fracassée par une balle tandis qu'une autre lui coupe l'artère du poignet droit.

Au n° 32, une épicierie devant laquelle une jeune épouse de dix-huit ans, nommé Robert, reçoit une balle dans le cou, etc.,

**Un épisode**

Le dimanche 2 mai 1891, pendant tous les navants épisodes de cette lamentable journée. Citons-en un, cependant :

Quand l'officier commanda le feu, un des soldats du 145e de ligne, nommé Lebon, né à Fourmies où habite sa famille, leva son fusil et refusa de tirer. Dans la foule il venait d'apercevoir sa mère. — Après la fusillade, l'officier constatant que le fusil de Lebon était encore garni de ses cartouches, dit : « Pourquoi n'avez-vous pas tiré ? »

« Je ne pouvais pourtant pas tuer ma mère ! » répondit Lebon.

L'officier baissa la tête et s'éloigna. Lebon fut peu après arrêté.

Dans le détachement du 145e qui a tiré, il y avait, en effet, une soixantaine de jeunes gens originaires de Fourmies.

**LES VICTIMES**

**MORTS :**

Voici la liste des victimes de la barbarie capitaliste :

**Les Enfants :**  
Emile CORRAILLE, 11 ans.  
Gustave PESTIAUX, 13 ans.  
Oscar REMSON, 15 ans.

**Les Femmes :**  
Félicie PENNELIER, 17 ans.  
Maria BLONDEAU, 18 ans.  
Ernestine DIOT, 18 ans.  
Louise HUBET, 20 ans.

**Les Hommes :**  
Charles LEROY, 20 ans.  
Edmond GILOTEAU, 20 ans.  
Emile SEGAUD, 29 ans.  
Camille LATOUR, 50 ans.

Plus une cinquantaine de blessés, dont la plupart sont restés estropiés. Ainsi se termina à Fourmies la journée du 1er mai 1891.

BERNIER, étant maire de Fourmies. ISAAC, sous-préfet d'avesnes. VEH-DURAND, préfet du Nord. CONSTANS, ministre de l'intérieur.

A Aubin, à la Ricamarie, on n'était pas allé si loin dans l'atrocité et dans le crime. L'Empire s'était mis dans le sang jusqu'aux genoux, la République opportuniste s'y est baignée jusqu'aux épaules.

Insensés et misérables, nos gouvernants d'alors ne savaient sans doute pas que le sang est une rosée fertilisante pour l'idée au nom de laquelle il est répandu et que les amoncellements de cadavres ont toujours été les tribunes les plus élevées pour parler au peuple, au nom de la Justice et du Droit !

Travailleurs de la région du Nord, que nos pensées se reportent aujourd'hui vers nos martyrs de 1891 !

Fortifié, vivifié par ce baptême du sang, le Premier Mai quoi, qu'on dise, quoi qu'on fasse, marchera triomphalement vers ses destinées émancipatrices, — rien plus ne l'arrêtera !

E. SLAUYE-VAUSY.

**A LILLE**

A 11 heures du matin, réunion de tous les délégués des organisations syndicales et ouvrières de la ville à la « Maison du Peuple », rue de l'Église, 21.

A midi, départ des délégations et réception à l'Hôtel-de-Ville où les vins d'honneur seront offerts aux délégués.

L'Hôtel-de-Ville sera pavé.

**A la Maison du Peuple**

A 7 heures du soir, grande fête à la Maison du Peuple, suivie d'un grand concert socialiste, organisé par la section lilloise du Parti ouvrier, avec le gracieux concours de son Club Dramatique.

Ce concert sera terminé par un drame à sensation de notre ami Henri Ghesquière, intitulé la Conjuraison des Kéaux ou les Martyrs de la Révolution drama en cinq actes, interprété par la première fois avec accessoires et costumes historiques.

**LES CONCERTS**

De 9 heures à minuit, cinq grands concerts publics, dont voici les programmes :

**Place du Concert — Musique des Pompiers.** — 1. Allegro, Wagner. — 2. Marche Lorraine, L. Ganne. — 3. Hylde, polka pour piston, soliste M. Portavert, Raynaud. — 4. Grande Valse, A. Petit. — 5. Mysora, grande fantasia, Weitz. — 6. Ecceadon, polka, Desmet.

**Place Hainbourg.** — L'Union de Lille. — 1. Fan redoubte, allegro. 2. Les Dragons de Villers, fantasia. 3. La Sibérienne, quadrille. 4. Allegro militaire, polka pour piston. 5. L'Internationale.

**Place Wicour.** — Fanfare des Trompettes des Travailleurs. — Léopold pas redoublé. 2. Grande valse. 3. Le Charmeur, un solo. 4. Le Turco, fantasia. 5. Les Travailleurs, quadrille. 6. La Bavarde, polka pour deux trompettes.

**Place Had-Joine-Caillet.** — Fanfare des Travailleurs. — 1. Au delà des Pyrénées. 2. Elle, grande valse. 3. Marche des Incas. 4. Le Bon Bourgeois, soliste M. Derroncourt. — 5. Air varié pour basse, soliste M. Muecart. — 6. La Vierge, fantasia. 7. Le Souvenir, polka pour deux trompettes.

**Place Casquette, coin de la rue des Sarrasins.** — Jeune Fanfare de Moulins, Lille — tre partie. — 1. Casse-Cou, allegro militaire. — 2. Marche Nationale. — 3. Chantons du printemps, fantasia. — 4. Merveilleux, fantasia. — 5. Le Souvenir, grand air varié pour baryton. Soliste M. Dumercq.

2e partie. — 6. Grande marche triomphale. — 7. J'y pense, gavotte. — 8. Le Verger, grande valse. — 9. Girouette, polka pour 2 trompettes, soliste M. Blébuch et Pollet. — 10. La Marseillaise.

**A ROUBAIX**

Distribution extraordinaire de secours aux indigents inscrits au bureau de bienfaisance.

Amélioration de l'ordinaire des hospitaliers.

De 5 heures 1/2 du matin, dans 12 quartiers de la ville, grand concours de pionniers 370 fr. de prix. Les quartiers et les lieux d'inscription seront désignés ultérieurement.

De 8 heures, dans toutes les écoles communales de filles et de garçons, distribution de gâteaux aux élèves.

A 11 h. 1/2, à l'Hôtel de Ville, réception par l'administration municipale des délégués des syndicats et associations d'ouvriers. Vins d'honneur. Les revendications ouvrières seront transmises au groupe socialiste de la Chambre des députés.

De 2 à 5 h. 1/2, Grande Place, lancement de ballons pilotes et de aérostats. — 4 h. 30, au même endroit Ascension aérostatique par M. A. Ternynck, aéronaute roubaixien.

De 7 h. 1/2 à 10 h. 1/2, à la Grande Place et à l'aquaire Pierre Caillet, grand concert public. Une prime de 20 francs sera allouée aux sociétés de musique qui participeront aux concerts. Une autre prime de 30 francs sera tirée au sort entre ces sociétés.

A 9 heures, Grand Bals populaires, place de la Liberté, place d'Amiens, place du Fontenay, place Carnot, au carrefour des rues de l'Empelet, des Sept Postes, etc.

A l'angle des rues de Tilleul et de M. Campagne, illuminations à giorno des kiosques et des bals populaires. Splendide illumination au Square Pierre Caillet. Illumination de l'Hôtel de ville.

Les habitants sont invités à illuminer les façades de leurs maisons.

Une commission spéciale décrètera les primes suivantes : 1re prime, 30 francs ; 2e prime, 20 francs ; 3e prime, 15 francs ; 4e prime, 10 francs ; cinq primes de cinq francs.

Il n'y aura pas de retraite pour les débits de boissons dans la nuit du 1er au 2 mai.

**A CALAIS**

A 11 heures de matin salle de l'Élysée, réunion des délégations devant se rendre à l'Hôtel de Ville ; réception par M. le maire, et vin d'honneur aux délégués des syndicats et sociétés diverses.

A 3 heures 1/2 du soir, au Jardin du Parc grand bal d'enfants avec distribution de gâteaux ; entre les danses, lancement de ballons aérostatiques ; à 8 heures 1/2 de